

Realism extracts

Stendhal

This extract is from near the opening of *Le Rouge et le Noir* (1830), and encompasses the moment when we first meet Julien Sorel, our unlikely anti-hero. The mayor of a provincial town, hearing of Julien's prowess with the New Testament, has settled on the young man as the tutor for his children, and Julien's hard, mistrustful father confronts him with this information in the ensuing scene. Typical elements of Realism include the physicality of the father-son relationship and the close discussion of class and fees.

Honoré de Balzac

Père Goriot (1835) is the best-known, and certainly best-read, of Balzac's novels. It begins with this infamous, rather hate-it-or-love-it, opening scene, where an exceedingly Realist, and indeed pseudo-scientific, account is offered of the principal setting of the ensuing action. Balzac intended to show throughout his lengthy chain of works, *la Comédie humaine* (1829-48) how people were products of, as well as contributors to, their environment. Nowhere is this more clearly expressed than in Mme Vauquer's relation to her run-down *pension*.

Some questions to think about

To what extent are the characters here presented as constructions of their social milieu?

Do we feel sympathy or antipathy towards Julien Sorel and Mme Vauquer? In what sense are they typical or anti-typical "heroes"?

How funny are these passages? How and why is humour generated?

How far does one need to understand the references to artworks and history in these extracts? Are they societally referenced or "coded" works?

Extract in French

[From *Chapitre IV*]

En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor, personne ne répondit. Il ne vit que ses fils aînés, espèces de géants qui, armés de lourdes haches, équarrissaient les troncs de sapin, qu'ils allaient porter à la scie. Tout occupés à suivre exactement la marque noire tracée sur la pièce de bois, chaque coup de leur hache en séparait des copeaux énormes. Ils n'entendirent pas la voix de leur père. Celui-ci se dirigea vers le hangar en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. Il l'aperçut à cinq ou six pieds plus haut, à cheval sur l'une des pièces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés; mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même.

Ce fut en vain qu'il appela Julien deux ou trois fois. L'attention que le jeune homme donnait à son livre! bien plus que le bruit de la scie l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l'arbre soumis à l'action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien, un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l'eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche, comme il tombait.

—Eh bien, paresseux! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure.

Julien, quoiqu'étourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique, que pour la perte de son livre qu'il adorait.

—Descends, animal, que je te parle.

Le bruit de la machine empêcha encore Julien d'entendre cet ordre. Son père qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre des noix, et l'en frappa sur l'épaule. A peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu sait ce qu'il va me faire! se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre; c'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, *le Mémorial de Sainte-Hélène*.

Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et, dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une

charge à sa famille. Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu.

Il n'y avait pas un an que sa jolie figure commençait à lui donner quelques voix amies parmi les jeunes filles. Méprisé de tout le monde, comme un être faible, Julien avait adoré ce vieux chirurgien-major qui un jour osa parler au maire au sujet des platanes.

Ce chirurgien payait quelquefois au père Sorel la journée de son fils, et lui enseignait le latin et l'histoire c'est-à-dire ce qu'il savait d'histoire, la campagne de 1796 en Italie. En mourant, il lui avait légué sa croix de la Légion d'honneur, les arrérages de sa demi-solde, et trente ou quarante volumes, dont le plus précieux venait de faire le saut dans le ruisseau public, détourné par le crédit de M. le maire.

A peine entré dans la maison, Julien se sentit l'épaule arrêtée par la puissante main de son père; il tremblait, s'attendant à quelques coups.

—Réponds-moi sans mentir, lui cria aux oreilles la voix dure du vieux paysan, tandis que sa main le retournait comme la main d'un enfant retourne un soldat de plomb. Les grands yeux noirs et remplis de larmes de Julien se trouvèrent en face des petits yeux gris et méchants du vieux charpentier qui avait l'air de vouloir lire jusqu'au fond de son âme.

CHAPITRE V

UNE NÉGOCIATION

Cunctando restituit rem.—Ennius.

—Réponds-moi sans mentir, si tu le peux, chien de lisard, d'où connais-tu M^{me} de Rênal, quand lui as-tu parlé?

—Je ne lui ai jamais parlé répondit Julien, je n'ai jamais vu cette dame qu'à l'église.

—Mais tu l'auras regardée, vilain effronté?

—Jamais! Vous savez qu'à l'église je ne vois que Dieu, ajouta Julien, avec un petit air hypocrite, tout propre, selon lui, à éloigner le retour des taloches.

—Il y a pourtant quelque chose là-dessous, répliqua le paysan malin, et il se tut un instant; mais je ne saurai rien de toi, maudit sournois. Au fait, je vais être délivré de toi, et ma scie n'en ira que mieux. Tu as gagné M. le curé ou tout autre qui t'a procuré une belle place. Va faire ton paquet, et je te mènerai chez M. de Rênal, où tu seras précepteur des enfants.

—Qu'aurai-je pour cela?

—La nourriture, l'habillement et trois cents francs de gages.

—Je ne veux pas être domestique.

—Animal, qui te parle d'être domestique, est-ce que je voudrais que mon fils fût domestique?

—Mais, avec qui mangerai-je?

Cette demande déconcerta le vieux Sorel, il sentit qu'en parlant, il pourrait commettre quelque imprudence; il s'emporta contre Julien, qu'il accabla d'injures, en l'accusant de gourmandise, et le quitta pour aller consulter ses autres fils.

Julien les vit bientôt après, chacun appuyé sur sa hache et tenant conseil. Après les avoir longtemps regardés, Julien ne pouvant rien deviner, alla se placer de l'autre côté de la scie, pour éviter d'être surpris. Il voulait penser mûrement à cette annonce imprévue qui changeait son sort, mais il se sentit incapable de prudence; son imagination était tout entière à se figurer ce qu'il verrait dans la belle maison de M. de Rênal.

Il faut renoncer à tout cela se dit-il, plutôt que de se laisser réduire à manger avec les domestiques. Mon père voudra m'y forcer; plutôt mourir. J'ai quinze francs huit sous d'économie, je me sauve cette nuit, en deux jours, par des chemins de traverse où je ne crains nul gendarme, je suis à Besançon; là, je m'engage comme soldat, et, s'il le faut, je passe en Suisse. Mais alors plus d'avancement, plus d'ambition pour moi, plus de ce bel état de prêtre qui mène à tout.

Cette horreur pour manger avec les domestiques n'était pas naturelle à Julien; il eût fait, pour arriver à là fortune, des choses bien autrement pénibles. Il puisait cette répugnance dans les Confessions de Rousseau. C'était le seul livre à l'aide duquel son imagination se figurât le monde. Le recueil des bulletins de la grande armée et le Mémorial de Sainte-Hélène complétaient son Coran. Il se serait fait tuer pour ces trois ouvrages. Jamais il ne crut en aucun autre. D'après un mot du vieux chirurgien-major, il regardait tous les autres livres du monde comme menteurs, et écrits par des fourbes pour avoir de l'avancement.

Avec une âme de feu, Julien avait une de ces mémoires étonnantes si souvent unies à la sottise. Pour gagner le vieux curé Chélan, duquel il voyait bien que dépendait son sort à venir, il avait appris par cœur tout le Nouveau Testament en latin, il savait aussi le livre du Pape de M. de Maistre, et croyait à l'un aussi peu qu'à l'autre.

Comme par un accord mutuel. Sorel et son fils évitèrent de se parler ce jour-là. Sur la brune, Julien alla prendre sa leçon de théologie chez le curé, mais il ne jugea pas prudent de lui rien dire de l'étrange proposition qu'on avait faite à son père. Peut-être est-ce un piège, se disait-il, il faut taire semblant de l'avoir oublié.

Le lendemain de bonne heure, M. de Rênal fit appeler le vieux Sorel, qui, après s'être fait attendre une heure ou deux, finit par arriver, en faisant dès la porte cent excuses, entremêlées d'autant de révérences. A force de parcourir toutes sortes d'objections, Sorel comprit que son fils mangerait avec le maître et la maîtresse de maison, et les jours où il y aurait du monde, seul dans une chambre à part avec les enfants. Toujours plus disposé à incider à mesure qu'il distinguait un véritable empressement chez M. le maire, et d'ailleurs rempli de défiance et d'étonnement, Sorel demanda à voir la chambre où coucherait son fils. C'était une grande pièce meublée fort proprement, mais dans laquelle on était déjà occupé à transporter les lits des trois enfants.

Cette circonstance fut un trait de lumière pour le vieux paysan; il demanda aussitôt avec assurance à voir l'habit que l'on donnerait à son fils. M. de Rênal ouvrit son bureau et prit cent francs.

—Avec cet argent, votre fils ira chez M. Durand, le drapier, et lèvera un habit noir complet.

—Et quand même je le retirerais de chez vous, dit le paysan qui avait tout à coup oublié ses formes révérencieuses, cet habit noir lui restera?

—Sans doute.

—Oh! bien, dit Sorel, d'un ton de voix traînard, il ne reste donc plus qu'à nous mettre d'accord sur une seule chose, l'argent que vous lui donnerez.

—Comment! s'écria M. de Rênal indigné, nous sommes d'accord depuis hier: je donne trois cents francs; je crois que c'est beaucoup, et peut-être trop.

—C'était votre offre, je ne le nie point, dit le vieux Sorel, parlant encore plus lentement, et, par un effort de génie qui n'étonnera que ceux qui ne connaissent pas les paysans francs-comtois, il ajouta, en regardant fixement M. de Rênal: *Nous trouvons mieux ailleurs.*

A ces mots, la figure du maire fut bouleversée. Il revint cependant à lui, et, après une conversation savante de deux grandes heures, où pas un mot ne fut dit au hasard la finesse du paysan l'emporta sur la finesse de l'homme riche, qui n'en a pas besoin pour vivre. Tous les nombreux articles, qui devaient régler la nouvelle existence de Julien, se trouvèrent arrêtés; non seulement ses appointements furent réglés à quatre cents francs, mais on dut les payer d'avance, le premier de chaque mois.

—Eh bien, je lui remettrai trente-cinq francs, dit M. de Rênal.

—Pour faire la somme ronde, un homme riche et généreux comme monsieur notre maire, dit le paysan d'une voix câline, ira bien jusqu'à trente-six francs.

—Soit, dit M. de Rênal, mais finissons-en. Pour le coup, la colère lui donnait le ton de la fermeté. Le paysan vit qu'il fallait cesser de marcher en avant. Alors, à son tour M. de Rênal fit des progrès. Jamais il ne voulut remettre le premier mois de trente-six francs au vieux Sorel fort empressé de le recevoir pour son fils. M. de Rênal vint à penser qu'il serait obligé de raconter à sa femme le rôle qu'il avait joué dans toute cette négociation.

—Rendez-moi les cent francs que je vous ai remis, dit-il avec humeur. M. Durand me doit quelque chose. J'irai avec votre fils faire la levée du drap noir.

Après cet acte de vigueur, Sorel rentra prudemment dans ses formules respectueuses; elles prirent un bon quart d'heure. A la fin voyant qu'il n'y avait décidément plus rien à gagner, il se retira. Sa dernière révérence finit par ces mots:

—Je vais envoyer mon fils au château.

Extract in English

Approaching his workshop, Father Sorel called Julien in his stentorian voice; nobody answered. He only saw his giant elder sons, who, armed with heavy axes, were cutting up the pine planks which they had to carry to the saw. They were engrossed in following exactly the black mark traced on each piece of wood, from which every blow of their axes threw off enormous shavings. They did not hear their father's voice. The latter made his way towards the shed. He entered it and looked in vain for Julien in the place where he ought to have been by the side of the saw. He saw him five or six feet higher up, sitting astride one of the rafters of the roof. Instead of watching attentively the action of the machinery, Julien was reading. Nothing was more anti-pathetic to old Sorel. He might possibly have forgiven Julien his puny physique, ill adapted as it was to manual labour, and different as it was from that of his elder brothers; but he hated this reading mania. He could not read himself.

It was in vain that he called Julien two or three times. It was the young man's concentration on his book, rather than the din made by the saw, which prevented him from hearing his father's terrible voice. At last the latter, in spite of his age, jumped nimbly on to the tree that was undergoing the action of the saw, and from there on to the cross-bar that supported the roof. A violent blow made the book which Julien held, go flying into the stream; a second blow on the head, equally violent, which took the form of a box on the ears, made him lose his balance. He was on the point of falling twelve or fifteen feet lower down into the middle of the levers of the running machinery which would have cut him to pieces, but his father caught him as he fell, in his left hand.

"So that's it, is it, lazy bones! always going to read your damned books are you, when you're keeping watch on the saw? You read them in the evening if you want to, when you go to play the fool at the curé's, that's the proper time."

Although stunned by the force of the blow and bleeding profusely, Julien went back to his official post by the side of the saw. He had tears in his eyes, less by reason of the physical pain than on account of the loss of his beloved book.

"Get down, you beast, when I am talking to you," the noise of the machinery prevented Julien from hearing this order. His father, who had gone down did not wish to give himself the trouble of climbing up on to the machinery again, and went to fetch a long fork used for bringing down nuts, with which he struck him on the shoulder. Julien had scarcely reached the ground, when old Sorel chased him roughly in front of him and pushed him roughly towards the house. "God knows what he is going to do with me," said the young man to himself. As he passed, he looked sorrowfully into the stream into which his book had fallen, it was the one that he held dearest of all, the *Memorial of St. Helena*.

He had purple cheeks and downcast eyes. He was a young man of eighteen to nineteen years old, and of puny appearance, with irregular but delicate features, and an aquiline nose. The big black eyes which betokened in their tranquil moments a temperament at once fiery and reflective were at the present moment animated by an expression of the most ferocious hate. Dark chestnut hair, which came low down over his brow, made his forehead appear small and gave him a sinister look during his angry moods. It is doubtful if any face out of all the innumerable varieties of the human physiognomy was ever distinguished by a more arresting individuality.

A supple well-knit figure, indicated agility rather than strength. His air of extreme pensiveness and his great pallor had given his father the idea that he would not live, or that if he did, it would only be to be a burden to his family. The butt of the whole house, he hated his brothers and his father. He was regularly beaten in the Sunday sports in the public square.

A little less than a year ago his pretty face had begun to win him some sympathy among the young girls. Universally despised as a weakling, Julien had adored that old Surgeon-Major, who had one day dared to talk to the mayor on the subject of the plane trees.

This Surgeon had sometimes paid Father Sorel for taking his son for a day, and had taught him Latin and History, that is to say the 1796 Campaign in Italy which was all the history he knew. When he died, he had bequeathed his Cross of the Legion of Honour, his arrears of half pay, and thirty or forty volumes, of which the most precious had just fallen into the public stream, which had been diverted owing to the influence of M. the Mayor.

Scarcely had he entered the house, when Julien felt his shoulder gripped by his father's powerful hand; he trembled, expecting some blows.

"Answer me without lying," cried the harsh voice of the old peasant in his ears, while his hand turned him round and round, like a child's hand turns round a lead soldier. The big black eyes of Julien filled with tears, and were confronted by the small grey eyes of the old carpenter, who looked as if he meant to read to the very bottom of his soul.

CHAPTER V

A NEGOTIATION

Cunctando restituit rem.—Ennius.

"Answer me without lies, if you can, you damned dog, how did you get to know Madame de Rênal? When did you speak to her?"

"I have never spoken to her," answered Julien, "I have only seen that lady in church."

"You must have looked at her, you impudent rascal."

"Not once! you know, I only see God in church," answered Julien, with a little hypocritical air, well suited, so he thought, to keep off the parental claws.

"None the less there's something that does not meet the eye," answered the cunning peasant. He was then silent for a moment. "But I shall never get anything out of you, you damned hypocrite," he went on. "As a matter of fact, I am going to get rid of you, and my saw-mill will go all the better for it. You have nobbled the curate, or somebody else, who has got you a good place. Run along and pack your traps, and I will take you to M. de Rênal's, where you are going to be tutor to his children."

"What shall I get for that?"

"Board, clothing, and three hundred francs salary."

"I do not want to be a servant."

"Who's talking of being a servant, you brute, do you think I want my son to be a servant?"

"But with whom shall I have my meals?"

This question discomfited old Sorel, who felt he might possibly commit some imprudence if he went on talking. He burst out against Julien, flung insult after insult at him, accused him of gluttony, and left him to go and consult his other sons.

Julien saw them afterwards, each one leaning on his axe and holding counsel. Having looked at them for a long time, Julien saw that he could find out nothing, and went and stationed himself on the other side of the saw in order to avoid being surprised. He wanted to think over this unexpected piece of news, which changed his whole life, but he felt himself unable to

consider the matter prudently, his imagination being concentrated in wondering what he would see in M. de Rênal's fine mansion.

"I must give all that up," he said to himself, "rather than let myself be reduced to eating with the servants. My father would like to force me to it. I would rather die. I have fifteen francs and eight sous of savings. I will run away to-night; I will go across country by paths where there are no gendarmes to be feared, and in two days I shall be at Besançon. I will enlist as a soldier there, and, if necessary, I will cross into Switzerland. But in that case, no more advancement, it will be all up with my being a priest, that fine career which may lead to anything."

This abhorrence of eating with the servants was not really natural to Julien; he would have done things quite, if not more, disagreeable in order to get on. He derived this repugnance from the *Confessions* of Rousseau. It was the only book by whose help his imagination endeavoured to construct the world. The collection of the Bulletins of the Grand Army, and the *Memorial of St. Helena* completed his Koran. He would have died for these three works. He never believed in any other. To use a phrase of the old Surgeon-Major, he regarded all the other books in the world as packs of lies, written by rogues in order to get on.

Julien possessed both a fiery soul and one of those astonishing memories which are so often combined with stupidity.

In order to win over the old curé Chélan, on whose good grace he realized that his future prospects depended, he had learnt by heart the New Testament in Latin. He also knew M. de Maistre's book on The Pope, and believed in one as little as he did in the other.

Sorel and his son avoided talking to each other to-day as though by mutual consent. In the evening Julien went to take his theology lesson at the curé's, but he did not consider that it was prudent to say anything to him about the strange proposal which had been made to his father. "It is possibly a trap," he said to himself, "I must pretend that I have forgotten all about it."

Early next morning, M. de Rênal had old Sorel summoned to him. He eventually arrived, after keeping M. de Rênal waiting for an hour-and-a-half, and made, as he entered the room, a hundred apologies interspersed with as many bows. After having run the gauntlet of all kinds of objections, Sorel was given to understand that his son would have his meals with the master and mistress of the house, and that he would eat alone in a room with the children on the days when they had company. The more clearly Sorel realized the genuine eagerness of M. the Mayor, the more difficulties he felt inclined to raise. Being moreover full of mistrust and astonishment, he asked to see the room where his son would sleep. It was a big room, quite decently furnished, into which the servants were already engaged in carrying the beds of the three children.

This circumstance explained a lot to the old peasant. He asked immediately, with quite an air of assurance, to see the suit which would be given to his son. M. de Rênal opened his desk and took out one hundred francs.

"Your son will go to M. Durand, the draper, with this money and will get a complete black suit."

"And even supposing I take him away from you," said the peasant, who had suddenly forgotten all his respectful formalities, "will he still keep this black suit?"

"Certainly!"

"Well," said Sorel, in a drawling voice, "all that remains to do is to agree on just one thing, the money which you will give him."

"What!" exclaimed M. de Rênal, indignantly, "we agreed on that yesterday. I shall give him three hundred francs, I think that is a lot, and probably too much."

“That is your offer and I do not deny it,” said old Sorel, speaking still very slowly; and by a stroke of genius which will only astonish those who do not know the Franche-Comté peasants, he fixed his eyes on M. de Rênal and added, “We shall get better terms elsewhere.”

The Mayor’s face exhibited the utmost consternation at these words. He pulled himself together however and after a cunning conversation of two hours’ length, where every single word on both sides was carefully weighed, the subtlety of the peasant scored a victory over the subtlety of the rich man, whose livelihood was not so dependent on his faculty of cunning. All the numerous stipulations which were to regulate Julien’s new existence were duly formulated. Not only was his salary fixed at four hundred francs, but they were to be paid in advance on the first of each month.

“Very well, I will give him thirty-five francs,” said M. de Rênal.

“I am quite sure,” said the peasant, in a fawning voice, “that a rich, generous man like the M. mayor would go as far as thirty-six francs, to make up a good round sum.”

“Agreed!” said M. de Rênal, “but let this be final.” For the moment his temper gave him a tone of genuine firmness. The peasant saw that it would not do to go any further.

Then, on his side, M. de Rênal managed to score. He absolutely refused to give old Sorel, who was very anxious to receive it on behalf of his son, the thirty-six francs for the first month. It had occurred to M. de Rênal that he would have to tell his wife the figure which he had cut throughout these negotiations.

“Hand me back the hundred francs which I gave you,” he said sharply. “M. Durand owes me something, I will go with your son to see about a black cloth suit.”

After this manifestation of firmness, Sorel had the prudence to return to his respectful formulas; they took a good quarter of an hour. Finally, seeing that there was nothing more to be gained, he took his leave. He finished his last bow with these words:

“I will send my son to the Château.”

[End of Stendhal extract]

Extract in French

Madame Vauquer, née de Conflans, est une vieille femme qui, depuis quarante ans, tient à Paris une pension bourgeoise établie rue Neuve-Sainte-Geneviève, entre le quartier latin et le faubourg Saint-Marceau. Cette pension, connue sous le nom de la Maison Vauquer, admet également des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vieillards, sans que jamais la médisance ait attaqué les mœurs de ce respectable établissement. Mais aussi depuis trente ans ne s'y était-il jamais vu de jeune personne, et pour qu'un jeune homme y demeure, sa famille doit-elle lui faire une bien maigre pension. Néanmoins, en 1819, époque à laquelle ce drame commence, il s'y trouvait une pauvre jeune fille. En quelque discrédit que soit tombé le mot drame par la manière abusive et tortionnaire dont il a été prodigué dans ces temps de douloureuse littérature, il est nécessaire de l'employer ici: non que cette histoire soit dramatique dans le sens vrai du mot; mais, l'œuvre accomplie, peut-être aura-t-on versé quelques larmes *intra muros* et *extra*. Sera-t-elle comprise au delà de Paris? le doute est permis. Les particularités de cette scène pleine d'observations et de couleurs locales ne peuvent être appréciées qu'entre les buttes de Montmartre et les hauteurs de Montrouge, dans cette illustre vallée de plâtras incessamment près de tomber et de ruisseaux noirs de boue; vallée remplie de souffrances réelles, de joies souvent fausses, et si terriblement agitée qu'il faut je ne sais quoi d'exorbitant pour y produire une sensation de quelque durée. Cependant il s'y rencontre çà et là des douleurs ³⁰⁴ que l'agglomération des vices et des vertus rend grandes et solennelles: à leur aspect, les égoïsmes, les intérêts, s'arrêtent et s'apitoient; mais l'impression qu'ils en reçoivent est comme un fruit savoureux promptement dévoré. Le char de la civilisation, semblable à celui de l'idole de Jaggernat, à peine retardé par un cœur moins facile à broyer que les autres et qui enrayer sa roue, l'a brisé bientôt et continue sa marche glorieuse. Ainsi ferez-vous, vous qui tenez ce livre d'une main blanche, vous qui vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant: Peut-être ceci va-t-il m'amuser. Après avoir lu les secrètes infortunes du père Goriot, vous dînez avec appétit en mettant votre insensibilité sur le compte de l'auteur, en le taxant d'exagération, en l'accusant de poésie. Ah! sachez-le: ce drame n'est ni une fiction, ni un roman. *All is true*, il est si véritable, que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être.

La maison où s'exploite la pension bourgeoise appartient à madame Vauquer. Elle est située dans le bas de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue de l'Arbalète par une pente si brusque et si rude que les chevaux la montent ou la descendent rarement. Cette circonstance est favorable au silence qui règne dans ces rues serrées entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon, deux monuments qui changent les conditions de l'atmosphère en y jetant des tons jaunes, en y assombrissant tout par les teintes sévères que projettent leurs coupes. Là, les pavés sont secs, les ruisseaux n'ont ni boue ni eau, l'herbe croît le long des murs. L'homme le plus insouciant s'y attriste comme tous les passants, le bruit d'une voiture y devient un événement, les maisons y sont mornes, les murailles y sentent la prison. Un Parisien égaré ne verrait là que des pensions bourgeoises ou des Institutions, de la misère ou de l'ennui, de la vieillesse qui meurt, de la joyeuse jeunesse contrainte à travailler. Nul quartier de Paris n'est plus horrible, ni, disons-le, plus inconnu. La rue Neuve-Sainte-Geneviève surtout est comme un cadre de bronze, le seul qui convienne à ce récit, auquel on ne saurait trop préparer l'intelligence par des couleurs brunes, par des idées graves; ainsi que, de marche en marche, le jour diminue et le chant du conducteur se creuse, alors que le voyageur

descend aux Catacombes. Comparaison vraie! Qui décidera de ce qui est plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides?

305 La façade de la pension donne sur un jardinet, en sorte que la maison tombe à angle droit sur la rue Neuve-Sainte-Genève, où vous la voyez coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardinet, règne un cailloutis en cuvette, large d'une toise, devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases en faïence bleue et blanche. On entre dans cette allée par une porte bâtarde, surmontée d'un écriteau sur lequel est écrit: MAISON-VAUQUER, et dessous: *Pension bourgeoise des deux sexes et autres*. Pendant le jour, une porte à claire-voie, armée d'une sonnette criarde, laisse apercevoir au bout du petit pavé, sur le mur opposé à la rue, une arcade peinte en marbre vert par un artiste du quartier. Sous le renforcement que simule cette peinture, s'élève une statue représentant l'Amour. A voir le vernis écaillé qui la couvre, les amateurs de symboles y découvriraient peut-être un mythe de l'amour parisien qu'on guérit à quelques pas de là. Sous le socle, cette inscription à demi effacée rappelle le temps auquel remonte cet ornement par l'enthousiasme dont il témoigne pour Voltaire, rentré dans Paris en 1777:

Qui que tu sois, voici ton maître:
Il l'est, le fut, ou le doit être.

A la nuit tombante, la porte à claire-voie est remplacée par une porte pleine. Le jardinet, aussi large que la façade est longue, se trouve encaissé par le mur de la rue [et](#) par le mur mitoyen de la maison voisine, le long de laquelle pend un manteau de lierre qui la cache entièrement, et attire les yeux des passants par un effet pittoresque dans Paris. Chacun de ces murs est tapissé d'espaliers et de vignes dont les fructifications grêles et poudreuses sont l'objet des craintes annuelles de madame Vauquer et de ses conversations avec les pensionnaires. Le long de chaque muraille, règne une étroite allée qui mène à un couvert de tilleuls, mot que madame Vauquer, quoique née de Conflans, prononce obstinément *tieuilles*, malgré les observations grammaticales de ses hôtes. Entre les deux allées latérales est un carré d'artichauts flanqué d'arbres fruitiers en quenouille, et bordé d'oseille, de laitue ou de persil. Sous le couvert de tilleuls est plantée une table ronde peinte en vert, et entourée de sièges. Là, durant les jours caniculaires, les convives assez riches pour se permettre de prendre du café, viennent le 306 savourer par une chaleur capable de faire éclore des œufs. La façade, élevée de trois étages et surmontée de mansardes, est bâtie en moellons et badigeonnée avec cette couleur jaune qui donne un caractère ignoble à presque toutes les maisons de Paris. Les cinq croisées percées à chaque étage ont de petits carreaux et sont garnies de jalousies dont aucune n'est relevée de la même manière, en sorte que toutes leurs lignes jurent entre elles. La profondeur de cette maison comporte deux croisées qui, au rez-de-chaussée, ont pour ornement des barreaux en fer, grillagés. Derrière le bâtiment est une cour large d'environ vingt pieds, où vivent en bonne intelligence des cochons, des poules, des lapins, et au fond de laquelle s'élève un hangar à serrer le bois. Entre ce hangar et la fenêtre de la cuisine se suspend le garde-manger, au-dessous duquel tombent les eaux grasses de l'évier. Cette cour a sur la rue Neuve-Sainte-Genève une porte étroite par où la cuisinière chasse les ordures de la maison en nettoyant cette sentine à grand renfort d'eau, sous peine de peste.

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bourgeoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en étoffe de crin à raies

alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne, décorée de ce cabaret en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi, que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchée, est lambrissée à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de Télémaque, et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée en pierre, dont le foyer toujours propre atteste qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieilles et encagées, qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du 307 plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'*odeur de pension*. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh! bien, malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur lesquels sont des carafes échancrées, ternies, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses, de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois noir verni à filets dorés; un cartel en écaille incrustée de cuivre; un poêle vert, des quinquets d'Argand où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style, des chaises estropiées, de petits paillassons piteux en sparterie qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défectives, dont le bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin, là règne la misère sans poésie; une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches; si elle n'a ni trous ni haillons, elle va tomber en pourriture.

308 Cette pièce est dans tout son lustre au moment où, vers sept heures du matin, le chat de madame Vauquer précède sa maîtresse; saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son *rourou* matinal. Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis, elle marche en traînant ses pantoufles grimées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation, et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. Le bain ne va pas sans l'argousin, vous n'imaginerez pas l'un sans l'autre.

L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires. Quand elle est là, ce spectacle est complet. Agée d'environ cinquante ans, madame Vauquer ressemble à toutes les *femmes qui ont eu des malheurs*. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendarmer pour se faire payer plus cher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort, à livrer Georges ou Pichegru, si Georges ou Pichegru étaient encore à livrer. Néanmoins, elle est *bonne femme au fond*, disent les pensionnaires, qui la croient sans fortune en l'entendant geindre et tousser comme eux. Qu'avait été monsieur Vauquer? Elle ne s'expliquait jamais sur le défunt. Comment avait-il perdu sa fortune? Dans les malheurs, répondait-elle. Il s'était mal conduit envers elle, ne lui avait laissé que les yeux pour pleurer, cette maison pour vivre, et le droit de ne compatir à aucune infortune, parce que, disait-elle, elle avait souffert tout ce qu'il est possible de souffrir. En entendant trotter sa maîtresse, la grosse Sylvie, la cuisinière, s'empressait de servir le déjeuner des pensionnaires internes.

Extract in English

Mme. Vauquer (*nee de Conflans*) is an elderly person, who for the past forty years has kept a lodging-house in the Rue Nueve-Sainte-Genevieve, in the district that lies between the Latin Quarter and the Faubourg Saint-Marcel. Her house (known in the neighborhood as the *Maison Vauquer*) receives men and women, old and young, and no word has ever been breathed against her respectable establishment; but, at the same time, it must be said that as a matter of fact no young woman has been under her roof for thirty years, and that if a young man stays there for any length of time it is a sure sign that his allowance must be of the slenderest. In 1819, however, the time when this drama opens, there was an almost penniless young girl among Mme. Vauquer's boarders.

That word drama has been somewhat discredited of late; it has been overworked and twisted to strange uses in these days of dolorous literature; but it must do service again here, not because this story is dramatic in the restricted sense of the word, but because some tears may perhaps be shed *intra et extra muros* before it is over.

Will any one without the walls of Paris understand it? It is open to doubt. The only audience who could appreciate the results of close observation, the careful reproduction of minute detail and local color, are dwellers between the heights of Montrouge and Montmartre, in a vale of crumbling stucco watered by streams of black mud, a vale of sorrows which are real and joys too often hollow; but this audience is so accustomed to terrible sensations, that only some unimaginable and well-nigh impossible woe could produce any lasting impression there. Now and again there are tragedies so awful and so grand by reason of the complication of virtues and vices that bring them about, that egotism and selfishness are forced to pause and are moved to pity; but the impression that they receive is like a luscious fruit, soon consumed. Civilization, like the car of Juggernaut, is scarcely stayed perceptibly in its progress by a heart less easy to break than the others that lie in its course; this also is broken, and Civilization continues on her course triumphant. And you, too, will do the like; you who with this book in your white hand will sink back among the cushions of your armchair, and say to yourself, "Perhaps this may amuse me." You will read the story of Father Goriot's secret woes, and, dining thereafter with an unspoiled appetite, will lay the blame of your insensibility upon the writer, and accuse him of exaggeration, of writing romances. Ah! once for all, this drama is neither a fiction nor a romance! *All is true*,—so true, that every one can discern the elements of the tragedy in his own house, perhaps in his own heart.

The lodging-house is Mme. Vauquer's own property. It is still standing in the lower end of the Rue Nueve-Sainte-Genevieve, just where the road slopes so sharply down to the Rue de l'Arbalete, that wheeled traffic seldom passes that way, because it is so stony and steep. This position is sufficient to account for the silence prevalent in the streets shut in between the dome of the Pantheon and the dome of the Val-de-Grace, two conspicuous public buildings which give a yellowish tone to the landscape and darken the whole district that lies beneath the shadow of their leaden-hued cupolas.

In that district the pavements are clean and dry, there is neither mud nor water in the gutters, grass grows in the chinks of the walls. The most heedless passer-by feels the depressing influences of a place where the sound of wheels creates a sensation; there is a grim look about the houses, a suggestion of a jail about those high garden walls. A Parisian straying into a suburb apparently composed of lodging-houses and public institutions would see poverty and dullness, old age lying down to die, and joyous youth condemned to drudgery. It is the ugliest quarter of Paris, and, it may be added, the least known. But, before all things, the Rue Nueve-Sainte-Genevieve is like a bronze frame for a picture for which the mind cannot be too well prepared by the contemplation of sad hues and sober images. Even so, step by step the daylight

decreases, and the cicerone's droning voice grows hollower as the traveler descends into the Catacombs. The comparison holds good! Who shall say which is more ghastly, the sight of the bleached skulls or of dried-up human hearts?

The front of the lodging-house is at right angles to the road, and looks out upon a little garden, so that you see the side of the house in section, as it were, from the Rue Nueve-Sainte-Genevieve. Beneath the wall of the house front there lies a channel, a fathom wide, paved with cobble-stones, and beside it runs a graveled walk bordered by geraniums and oleanders and pomegranates set in great blue and white glazed earthenware pots. Access into the graveled walk is afforded by a door, above which the words MAISON VAUQUER may be read, and beneath, in rather smaller letters, "*Lodgings for both sexes, etc.*"

During the day a glimpse into the garden is easily obtained through a wicket to which a bell is attached. On the opposite wall, at the further end of the graveled walk, a green marble arch was painted once upon a time by a local artist, and in this semblance of a shrine a statue representing Cupid is installed; a Parisian Cupid, so blistered and disfigured that he looks like a candidate for one of the adjacent hospitals, and might suggest an allegory to lovers of symbolism. The half-obliterated inscription on the pedestal beneath determines the date of this work of art, for it bears witness to the widespread enthusiasm felt for Voltaire on his return to Paris in 1777:

*"Whoe'er thou art, thy master see;
He is, or was, or ought to be."*

At night the wicket gate is replaced by a solid door. The little garden is no wider than the front of the house; it is shut in between the wall of the street and the partition wall of the neighboring house. A mantle of ivy conceals the bricks and attracts the eyes of passers-by to an effect which is picturesque in Paris, for each of the walls is covered with trellised vines that yield a scanty dusty crop of fruit, and furnish besides a subject of conversation for Mme. Vauquer and her lodgers; every year the widow trembles for her vintage.

A straight path beneath the walls on either side of the garden leads to a clump of lime-trees at the further end of it; *lime-trees*, as Mme. Vauquer persists in calling them, in spite of the fact that she was a de Conflans, and regardless of repeated corrections from her lodgers.

The central space between the walls is filled with artichokes and rows of pyramid fruit-trees, and surrounded by a border of lettuce, pot-herbs, and parsley. Under the lime-trees there are a few green-painted garden seats and a wooden table, and hither, during the dog-days, such of the lodgers as are rich enough to indulge in a cup of coffee come to take their pleasure, though it is hot enough to roast eggs even in the shade.

The house itself is three stories high, without counting the attics under the roof. It is built of rough stone, and covered with the yellowish stucco that gives a mean appearance to almost every house in Paris. There are five windows in each story in the front of the house; all the blinds visible through the small square panes are drawn up awry, so that the lines are all at cross purposes. At the side of the house there are but two windows on each floor, and the lowest of all are adorned with a heavy iron grating.

Behind the house a yard extends for some twenty feet, a space inhabited by a happy family of pigs, poultry, and rabbits; the wood-shed is situated on the further side, and on the wall between the wood-shed and the kitchen window hangs the meat-safe, just above the place where the sink discharges its greasy streams. The cook sweeps all the refuse out through a little door into the Rue Nueve-Sainte-Genevieve, and frequently cleanses the yard with copious supplies of water, under pain of pestilence.

The house might have been built on purpose for its present uses. Access is given by a French window to the first room on the ground floor, a sitting-room which looks out upon the street through the two barred windows already mentioned. Another door opens out of it into the dining-room, which is separated from the kitchen by the well of the staircase, the steps being constructed partly of wood, partly of tiles, which are colored and beeswaxed. Nothing can be more depressing than the sight of that sitting-room. The furniture is covered with horse hair woven in alternate dull and glossy stripes. There is a round table in the middle, with a purplish-red marble top, on which there stands, by way of ornament, the inevitable white china tea-service, covered with a half-effaced gilt network. The floor is sufficiently uneven, the wainscot rises to elbow height, and the rest of the wall space is decorated with a varnished paper, on which the principal scenes from *Telemaque* are depicted, the various classical personages being colored. The subject between the two windows is the banquet given by Calypso to the son of Ulysses, displayed thereon for the admiration of the boarders, and has furnished jokes these forty years to the young men who show themselves superior to their position by making fun of the dinners to which poverty condemns them. The hearth is always so clean and neat that it is evident that a fire is only kindled there on great occasions; the stone chimney-piece is adorned by a couple of vases filled with faded artificial flowers imprisoned under glass shades, on either side of a bluish marble clock in the very worst taste.

The first room exhales an odor for which there is no name in the language, and which should be called the *odeur de pension*. The damp atmosphere sends a chill through you as you breathe it; it has a stuffy, musty, and rancid quality; it permeates your clothing; after-dinner scents seem to be mingled in it with smells from the kitchen and scullery and the reek of a hospital. It might be possible to describe it if some one should discover a process by which to distil from the atmosphere all the nauseating elements with which it is charged by the catarrhal exhalations of every individual lodger, young or old. Yet, in spite of these stale horrors, the sitting-room is as charming and as delicately perfumed as a boudoir, when compared with the adjoining dining-room.

The paneled walls of that apartment were once painted some color, now a matter of conjecture, for the surface is incrustated with accumulated layers of grimy deposit, which cover it with fantastic outlines. A collection of dim-ribbed glass decanters, metal discs with a satin sheen on them, and piles of blue-edged earthenware plates of Touraine ware cover the sticky surfaces of the sideboards that line the room. In a corner stands a box containing a set of numbered pigeon-holes, in which the lodgers' table napkins, more or less soiled and stained with wine, are kept. Here you see that indestructible furniture never met with elsewhere, which finds its way into lodging-houses much as the wrecks of our civilization drift into hospitals for incurables. You expect in such places as these to find the weather-house whence a Capuchin issues on wet days; you look to find the execrable engravings which spoil your appetite, framed every one in a black varnished frame, with a gilt beading round it; you know the sort of tortoise-shell clock-case, inlaid with brass; the green stove, the Argand lamps, covered with oil and dust, have met your eyes before. The oilcloth which covers the long table is so greasy that a waggish *externe* will write his name on the surface, using his thumb-nail as a style. The chairs are broken-down invalids; the wretched little hempen mats slip away from under your feet without slipping away for good; and finally, the foot-warmers are miserable wrecks, hingeless, charred, broken away about the holes. It would be impossible to give an idea of the old, rotten, shaky, cranky, worm-eaten, halt, maimed, one-eyed, rickety, and ramshackle condition of the furniture without an exhaustive description, which would delay the progress of the story to an extent that impatient people would not pardon. The red tiles of the floor are full of depressions brought about by scouring and periodical renewings of color. In short, there is no illusory grace left to the poverty that reigns here; it is dire, parsimonious, concentrated, threadbare poverty;

as yet it has not sunk into the mire, it is only splashed by it, and though not in rags as yet, its clothing is ready to drop to pieces.

This apartment is in all its glory at seven o'clock in the morning, when Mme. Vauquer's cat appears, announcing the near approach of his mistress, and jumps upon the sideboards to sniff at the milk in the bowls, each protected by a plate, while he purrs his morning greeting to the world. A moment later the widow shows her face; she is tricked out in a net cap attached to a false front set on awry, and shuffles into the room in her slipshod fashion. She is an oldish woman, with a bloated countenance, and a nose like a parrot's beak set in the middle of it; her fat little hands (she is as sleek as a church rat) and her shapeless, slouching figure are in keeping with the room that reeks of misfortune, where hope is reduced to speculate for the meanest stakes. Mme. Vauquer alone can breathe that tainted air without being disheartened by it. Her face is as fresh as a frosty morning in autumn; there are wrinkles about the eyes that vary in their expression from the set smile of a ballet-dancer to the dark, suspicious scowl of a discounter of bills; in short, she is at once the embodiment and interpretation of her lodging-house, as surely as her lodging-house implies the existence of its mistress. You can no more imagine the one without the other, than you can think of a jail without a turnkey. The unwholesome corpulence of the little woman is produced by the life she leads, just as typhus fever is bred in the tainted air of a hospital. The very knitted woolen petticoat that she wears beneath a skirt made of an old gown, with the wadding protruding through the rents in the material, is a sort of epitome of the sitting-room, the dining-room, and the little garden; it discovers the cook, it foreshadows the lodgers—the picture of the house is completed by the portrait of its mistress.

Mme. Vauquer at the age of fifty is like all women who "have seen a deal of trouble." She has the glassy eyes and innocent air of a trafficker in flesh and blood, who will wax virtuously indignant to obtain a higher price for her services, but who is quite ready to betray a Georges or a Pichegru, if a Georges or a Pichegru were in hiding and still to be betrayed, or for any other expedient that may alleviate her lot. Still, "she is a good woman at bottom," said the lodgers who believed that the widow was wholly dependent upon the money that they paid her, and sympathized when they heard her cough and groan like one of themselves.

What had M. Vauquer been? The lady was never very explicit on this head. How had she lost her money? "Through trouble," was her answer. He had treated her badly, had left her nothing but her eyes to cry over his cruelty, the house she lived in, and the privilege of pitying nobody, because, so she was wont to say, she herself had been through every possible misfortune.

[End of Balzac extract]